



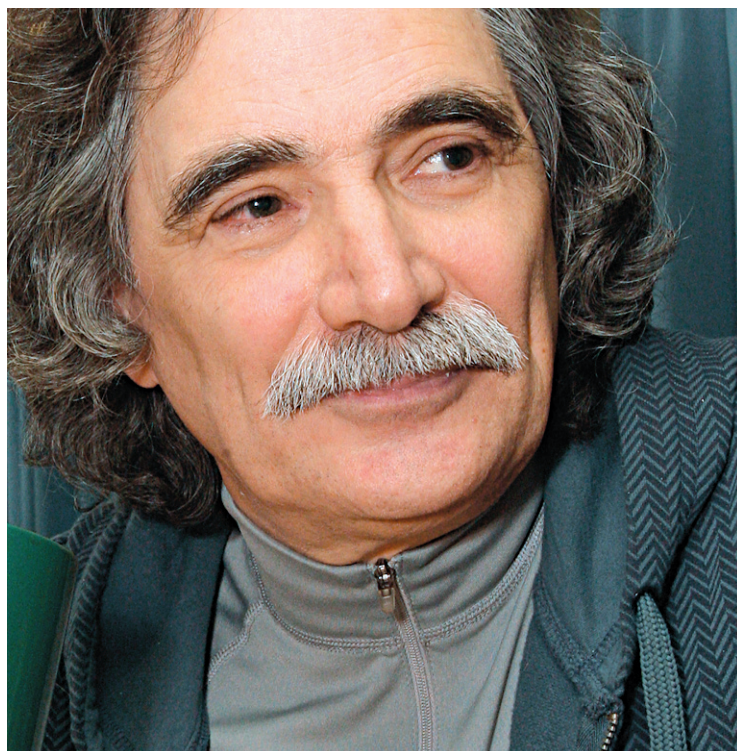
## LITTÉRATURE

Petit survol de la littérature haïtienne

Page F 2

## LIVRES

## L'art du désœuvrement



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

André Carpentier

Il va à l'envers du monde, s'arrêtant au moment où chacun s'affaire, cherchant son équilibre entre son métier de professeur d'université et celui d'écrivain déambulateur, qui flâne, fouine, furète, et écrit. Ses déambulations nous valent ces jours-ci *Extraits de café*, qu'André Carpentier fait paraître chez Boréal. C'est le deuxième tome d'une trilogie après *Ruelles jours ouvrables*, paru en 2006, qui pourrait se poursuivre avec une observation des parcs de la ville.

CAROLINE MONTPÉTIT

Le territoire de déambulation d'André Carpentier, c'est Montréal. Montréal, où il est né, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, avant de déménager dans Rosemont, ou encore tout au nord de l'île, où il vit aujourd'hui. Le premier café qu'il a fréquenté avec son ami Bob, à 16 ans, c'est Le Mas, durant l'époque beatnik.

Mais aujourd'hui, c'est l'essence du café qu'André Carpentier tente de capter avec ses carnets. Il aime d'ailleurs citer le philosophe George Steiner, qui place le café au premier rang des institutions qui définissent l'Europe. «*Les cafés font l'Europe*, écrivait-il en amorce de son livre *Une certaine idée de l'Europe*, publié chez Actes Sud. *Ils vont de l'établissement préféré de Pessoa à Lisbonne aux cafés d'Odessa, hantés par les gangsters d'Isaac Babel.*»

Les cafés d'André Carpentier, pour leur part, sont anonymes. Ils n'ont pas de nom, tout juste un bout de décor. C'est la vie que l'écrivain y traque, dans le tremblement de la jambe d'une femme qui boit son café du matin, dans le ton qui monte entre deux ex-amoureux qui le redeviendront peut-être bientôt, dans les gestes d'une serveuse qui monte changer la liste de menu sur un tableau noir. En fait, c'est LE café lui-même qu'il tente ici de décrire, celui qui partage son générique avec chacun de ses représentants. En entrevue, il s'étonne d'ailleurs que la faune qui peuple les cafés chics et branchés de Montréal ait somme toute les mêmes conversations que celle

des coins plus mal famés. Si les gens décrits par Carpentier demeurent anonymes, lui le devient plus encore, tapi qu'il est derrière ses carnets ou derrière un bouquin, à traquer les scènes qui se déploient autour de lui. Et comme quiconque s'intéresse de trop près à la conversation d'un voisin inconnu, ou qui pose un peu trop longtemps le regard sur des clients attablés à une autre table que la sienne, il est parfois brusquement ramené à

**Ils sont nombreux à s'offrir ces périodes de désœuvrement plus ou moins longues, qui le matin, qui le midi, qui à l'heure joyeuse, et qui enfin, le soir.**

sa propre existence, sa propre réalité.

**S'écarter du droit chemin**  
«*Errer signifie donc s'écarter du droit chemin, le chemin du prévisible, du donné d'avance comme sûr*», écrivait Carpentier dans un article intitulé «*Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain*». Et de citer Tiziano Scarpa: «*Se perdre est le seul endroit où il vaille vraiment la peine d'aller.*»

Or ils sont nombreux à s'offrir ces périodes de désœuvrement plus ou moins longues, qui le matin, qui le midi, qui à l'heure joyeuse, et qui, enfin, le soir. Car c'est ainsi que Carpentier a organisé son livre, en café du matin, du midi, de l'heure joyeuse ou du soir. On l'entame d'ailleurs un peu éteint, comme on plonge dans les œufs brouillés du matin. Le matin, ce sont les désœuvrés que l'on retrouve le plus souvent dans les cafés, explique l'auteur

en entrevue: des femmes seules qui s'agitent devant leur tasse, mais aussi des habitués qui n'en finissent plus de commenter les journaux, mais dont c'est peut-être par ailleurs le seul projet de la journée. Puis on s'éveille progressivement aux bruits, aux portes qui s'ouvrent et se ferment. C'est le midi avec ses fêtes d'anniversaire, ses conversations mère-fils, des rendez-vous entre amis. L'après-midi, on se repose. Les Arabes nomment ce moment de la journée le *kif*, les Turcs le nomment *kief*, note Carpentier. Un mot qui désigne le haschich, mais aussi le repos absolu. C'est l'heure qui précède l'heure joyeuse, parfois pas si joyeuse que ça, révèle-t-il. Le soir au café abrite aussi ses scènes de rupture, ses disputes, et ses soirées bien arrosées à plusieurs.

La vie dans les ruelles se décline selon les saisons, celle dans les cafés suit les heures du jour, constate l'écrivain, qui a mis trois ans et demi à concocter cette somme de moments volés. Certaines scènes décrites dans l'ouvrage se sont répétées des dizaines de fois devant ses yeux: les deux amis qui parlent ensemble alors que leurs enfants turbulents courent sous les tables. Pourtant, c'est le langage qui ouvre la porte de l'écrivain à ses scènes familiales. Une adolescente «*vibratile*» a attiré son attention, par exemple, tandis qu'une autre l'a frappé par sa pâleur de «*grain de riz*». C'est sans parler de tous ces mots anciens que l'écrivain sème joyeusement sur sa route, comme sortis d'un lexique d'un autre âge: festiner, culbutis ou so-léilleux, répertoriés dans le dictionnaire *Littre* mais non dans *Le Robert*, que l'auteur, qui est aussi professeur de littérature à l'UQAM, a récolté çà et là au fil de ses lectures nombreuses, notamment celle de Flaubert, dit-il.

Il y a d'ailleurs quelque chose de très XIX<sup>e</sup> siècle dans cette flânerie baudelairienne, en même temps que quelque chose de très moderne dans ces fragments arrachés au temps, sans suite véritable, en des lieux où chacun tente à la fois d'être seul et avec d'autres.

Grand voyageur, André Carpentier reconnaît une parenté entre ses déambulations et la démarche d'un écrivain voyageur. Il a déjà traqué la familiarité dans l'exotisme, mais voilà qu'il cherche le familier dans le familier. Attentif au temps qui passe, tel un moine bouddhiste au sommet de l'art de méditer, il traque peut-être ce qu'on oublie précisément de regarder, et ce qu'on essaie de nommer quand on dit: «*La vie, c'est ce qui se passe pendant qu'on pense à autre chose.*»

Le Devoir

**EXTRAITS DE CAFÉ**  
André Carpentier  
Boréal  
Montréal, 2010, 344 pages

La vie c'est  
ce qui passe  
pendant qu'on  
pense à autre  
chose.

## LIVRES

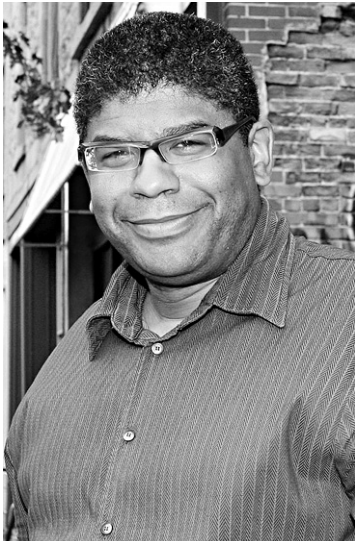
## Lire Haïti

## Des écrivains et des œuvres qui permettent de découvrir un peuple

Que lire au sujet d'Haïti alors que cette perle des Antilles vient d'être broyée par un nouveau drame, un des pires de son histoire qui compte plus que sa part de tragédies? Pour découvrir un peuple, au-delà de sa souffrance du moment présent, rien de tel que de communiquer avec lui par le biais de sa littérature.

CAROLINE MONTPETIT

Joël Des Rosiers, poète, essayiste et médecin d'origine haïtienne, s'est penché il y a quelques années sur la litté-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Stanley Péan

rature des Caraïbes dans *Théories Caraïbes*, réédité l'année dernière aux éditions Triptyque. Nous avons refait avec lui un parcours de la littérature haïtienne moderne, en commençant par Jacques Roumain, né en 1907, et dont le chef-d'œuvre, le roman *Gouverneur de la rosée*, a été publié après sa mort. Comme un nombre important d'écrivains haïtiens du dernier siècle, Jacques Roumain a conjugué douloureusement activités littéraires et activisme politique.

Créateur de *La revue indigène* en Haïti, Jacques Roumain a entre autres lutté contre l'occupation américaine en Haïti et a fondé le parti communiste haïtien. Il a d'ailleurs fait de la prison à cause de ses activités politiques et fut finalement contraint à l'exil. Il a aussi écrit de la poésie, dont *Bois d'ébène*, publié aujourd'hui chez Mémoire d'encrier, à Montréal. Il a fondé en Haïti le



SOURCE PLUME ET ENCRE

Joël Des Rosiers

bureau d'ethnologie qui lui a permis d'approfondir ses connaissances sur le vaoudou.

L'écrivain Jacques-Stephen Alexis, né en 1922, sera lui aussi membre du Parti communiste haïtien. Il a fondé le journal d'opposition *La Ruche*. Il sera aussi le théoricien haïtien du réalisme merveilleux. Son premier roman, *Compère général soleil*, est paru en 1955, suivi entre autres de *Les arts musiciens*, et de *L'espace d'un cillement*. Il a fait des études de médecine en France, et y a côtoyé les écrivains de la négritude, dont Aimé Césaire.

Doyen des écrivains haïtiens vivants, René Depestre vit aujourd'hui en France. La ville haïtienne de Jacmel, où il est né, «occupe une place mythique dans ses livres», dit Joël Desrosiers. Intellectuel engagé, il prend en 1946 la tête du mouvement révolutionnaire qui renversera le président Élie Sciot. Depestre sera cependant ensuite chassé du pays par le gouvernement haïtien suivant. Il a été très influencé par l'écrivain cubain Alejo Carpentier. Son roman *Hadriana dans tous mes rêves* a remporté le prix Renaudot en 1988. Il a aussi participé au mouvement de décolonisation mené par des intellectuels français, ce qui lui a d'ailleurs valu d'être chassé du territoire français. Il a ensuite notamment vécu au Chili où il a connu Pablo Neruda. En 2006 il a publié *L'œil ensorcelé*, un recueil de nouvelles, et en 2007, *La rage de vivre*, qui regroupe son œuvre poétique complète.

Cette semaine, on apprend aussi avec soulagement que l'artiste multidisciplinaire Frankétienne était sain et sauf après le séisme. Auteur d'une œuvre éclatée, Frankétienne a notamment publié le premier roman en créole, *Dézafi*, en 1975. Il a aussi adapté la pièce *Les Émigrés*, de Mrożek, pour en faire la pièce *Pèlin-tèt*, jouée

en créole. Du côté des femmes écrivains, on retrouve dans l'histoire Marie Vieux Chauvet, qui a écrit notamment en 1968 le roman *Amour, colère et folie*, une critique virulente des milieux bourgeois haïtiens, qui a été retiré des librairies pour protéger la famille de l'auteur. Parmi les écrivains haïtiens vivants, on retrouve entre autres Lionel Trouillot, Yannick Lahens, Gary Victor, et Jean-Claude Fig nolé. Jeudi en après-midi, Georges Castera manquait toujours à l'appel.

Pour se renseigner plus encore sur Haïti, on peut notamment lire *Le soulèvement des âmes* et *Le maître des carrefours*, les deux premiers tomes d'une trilogie qui retrace l'histoire romancée d'Haïti à l'époque de l'esclavage, signée de l'américain Madison Smartt Bell.

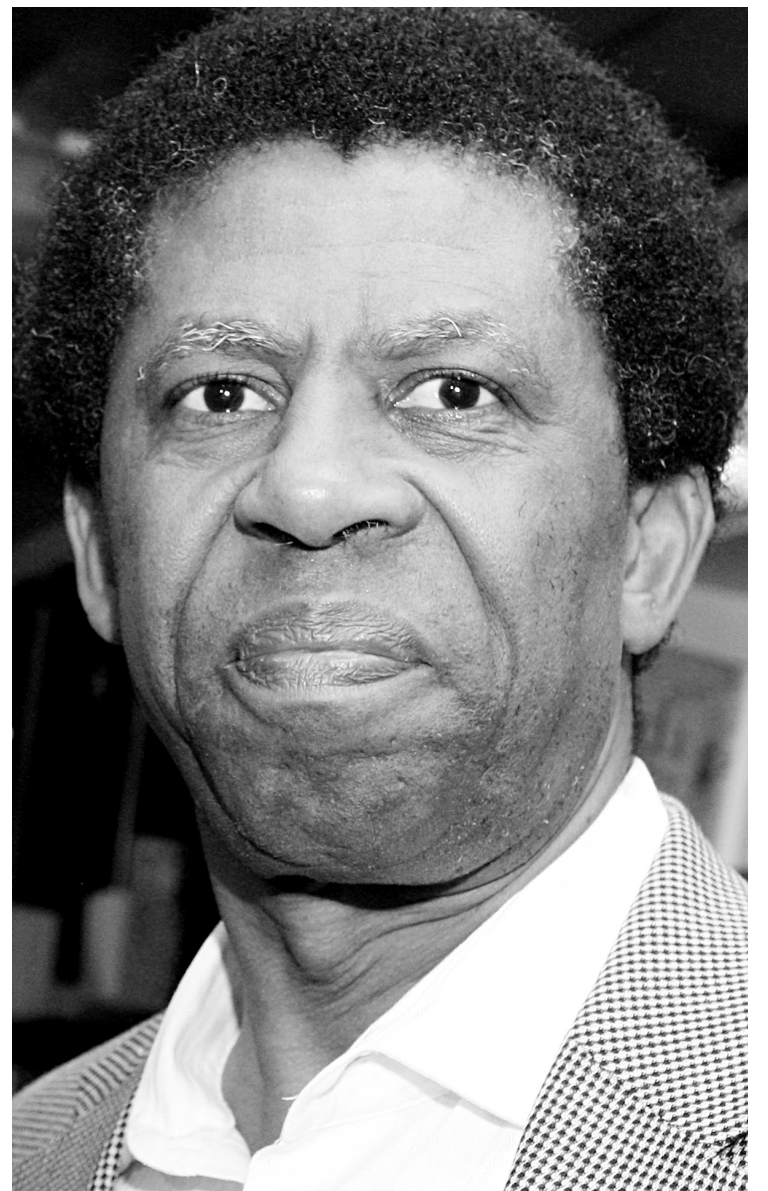
## Écrivains de la diaspora

La diaspora haïtienne compte au Québec un grand nombre d'écrivains. Dany Laferrière est sans contredit le plus connu d'entre eux. Mais il n'est pas le seul écrivain majeur d'origine haïtienne à avoir vécu au Québec. Il y a quelques années, l'écrivain Émile Ollivier nous quittait pour un autre monde, comme Gérard Etienne, de la même génération que lui.

Stanley Péan, romancier et président de l'Union des écrivains et des écrivains du Québec, est lui aussi d'origine haïtienne. C'est sans parler des Marie-Célie Agnant, Gary Klang, Jan J. Dominique, Rodney Saint-Eloi, poète et éditeur de la maison Mémoire d'encrier, Serge Legagneur, Anthony Phelps, et du regretté Davertige.

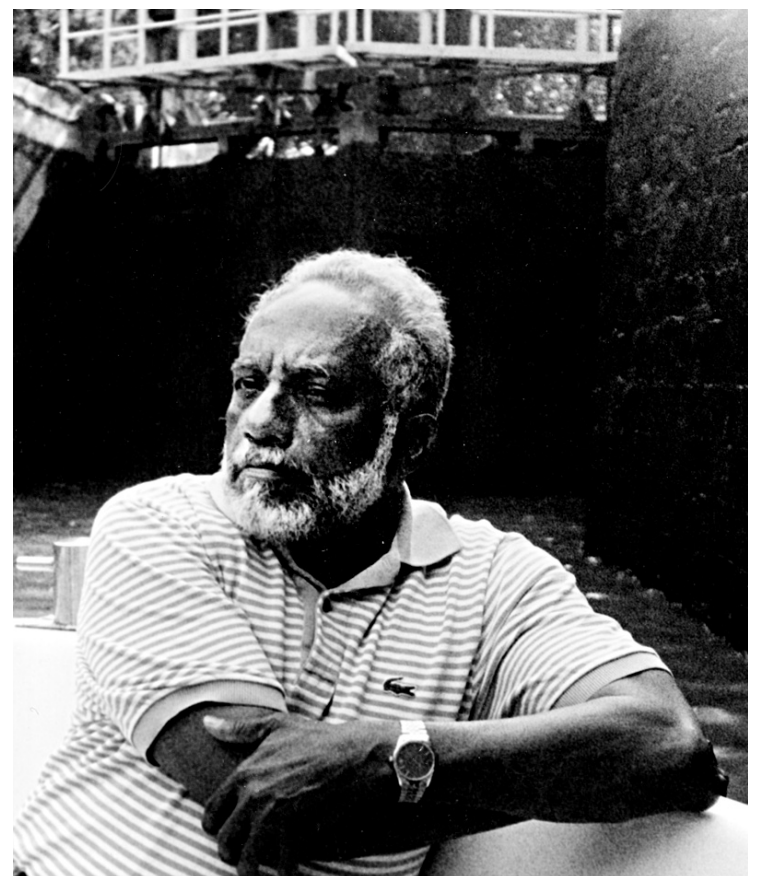
Médecin, psychiatre, essayiste, poète, Joël Des Rosiers a beaucoup écrit. Son recueil de poésie, *Vétiver*, récipiendaire de nombreux prix, est entre autres un hommage vibrant à sa patrie d'origine. Il compte s'embarquer sous peu pour Haïti, où il souhaite, comme médecin, venir en aide aux victimes. Saluant la place de la littérature dans l'histoire de ce peuple déchiré par les malheurs, il souligne par ailleurs qu'«il ne faut pas faire d'Haïti un objet esthétique». Même s'il a déjà écrit qu'Haïti n'est «pas une île mais une fiction d'île», en ce moment, croit-il, Haïti a plus besoin de médecins que d'écrivains. Il aime cependant citer ce vers de Bernard Noël qui l'a aidé un jour à venir au secours d'un homme défiguré dans un accident : «une face même défigurée demeure un visage».

Le Devoir



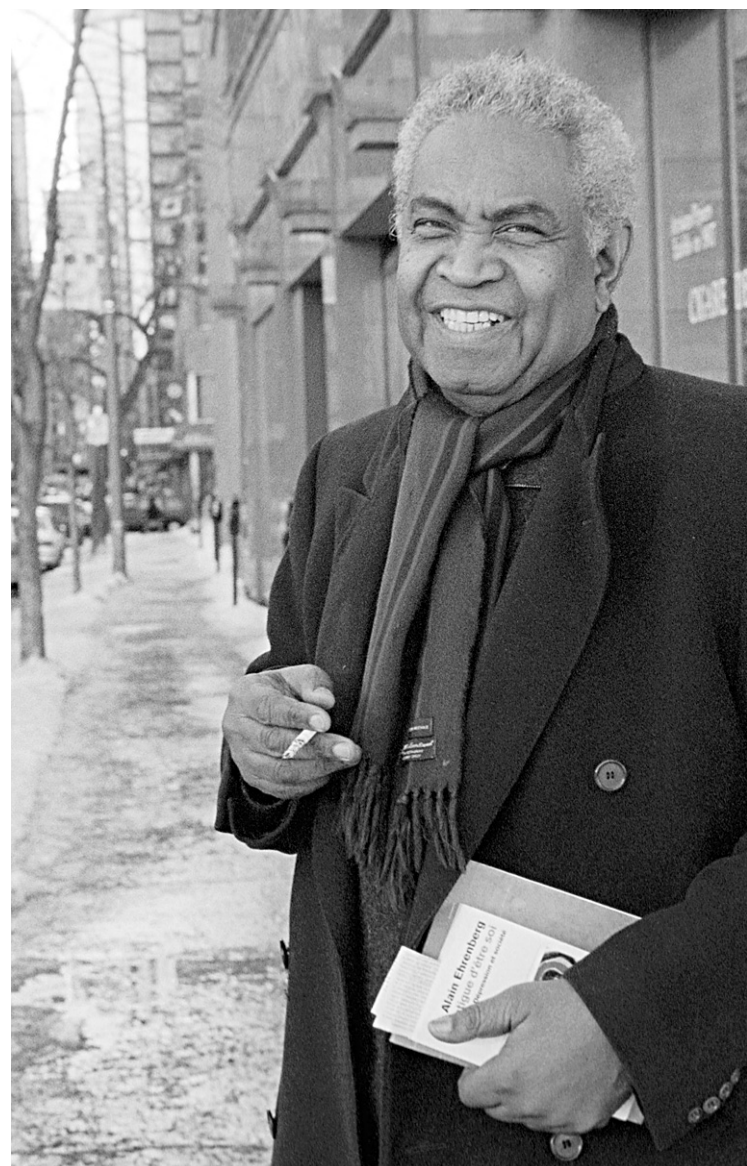
JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dany Laferrière est certainement le plus connu des écrivains d'origine haïtienne au Québec.



JEAN-DANIEL LAFOND

René Depestre tel qu'il apparaît dans le film de Jean-Daniel Lafond, *Haïti dans tous ses rêves*.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Émile Ollivier

## BRÈVES

## Visions de Poliquin

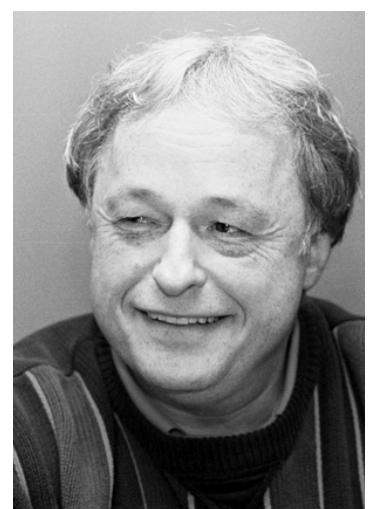
Écrivain franco-ontarien bien connu, Daniel Poliquin trace

depuis une trentaine d'années une œuvre dont l'importance ne saurait être ignorée. *Lire Poliquin* (Prise de parole) ras-

semble les actes d'un colloque consacré à l'auteur de *L'écuriel noir* et de *L'Obomsawin* en 2006. Présenté comme une sor-

te de bilan «momentané» du discours critique entourant l'œuvre du romancier franco-ontarien, l'ouvrage «savant»

présente les contributions de 13 chercheurs, dont celles de François Paré, Lucie Hotte, Robert Yergeau et François Ouellet, pionnier des études «poliquiennes», qui dirige ce collectif. Si Poliquin s'y décrit lui-même, dans le texte de la conférence qu'il a prononcée au cours de cette rencontre, comme un «matraqueur de conscience» et qu'il reconnaît que ses premiers livres sont nés de sa combativité identitaire, il sait aussi pratiquer l'art du dosage et de la nuance: «Car il reste que la pulsion idéologique a ses limites et qu'il faut une autre force plus vraie et plus résiliente: le goût de faire de l'art, la volonté de placer l'inspiration aux commandes de l'acte d'écrire.» - *Le Devoir*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Daniel Poliquin

ethnocentriques. Son regard de Polonais, issu d'une culture minoritaire au sein d'une Europe qui s'est longtemps voulue hégémonique, n'y est sans doute pas pour rien. *Cet Autre* (Plon) réunit les textes de quatre conférences prononcées entre 1990 et 2004 par l'auteur d'*Ébène*, qui y rembourse notamment ses dettes envers la pensée du philosophe Emmanuel Levinas. Souvenir à l'Autre, pour lui, est un défi permanent, et «seule la bienveillance à son égard est susceptible de faire vibrer en lui la corde de l'humanité». Une synthèse claire et vivante de la réflexion derrière les «reportages littéraires». - *Le Devoir*

## L'autre Kapuscinski

Ryszard Kapuscinski, journaliste polonais au long cours, décédé en 2007 à l'âge de 75 ans, véritable «sorcier du reportage» (dixit John Le Carré), a été correspondant pendant une trentaine d'années pour l'agence de presse officielle polonaise (PAP) en Asie, au Moyen-Orient, en Amérique latine et en Afrique. Un parcours exemplaire de globe-trotter qui l'a amené à réfléchir au caractère multiculturel du monde et à la construction de l'identité, loin de considérations

Lecture publique

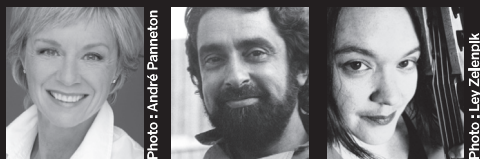


## GRANDE BIBLIOTHÈQUE

## Aurélien, Clara, mademoiselle et le lieutenant anglais

Une lecture où la prose rejoint la poésie grâce au regard et à la plume uniques d'Anne Hébert.

Texte : Anne Hébert  
Adaptation : Danièle Panneton  
Distribution : Danièle Panneton et Vincent Davy  
Musique : Hélène Boissinot



à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque  
le mercredi 20 janvier à 19 h 30

Entrée libre

Spectacle créé au Studio littéraire de la Place des Arts en 2005 d'après le roman d'Anne Hébert publié aux Éditions du Seuil en 1995.

GRANDE BIBLIOTHÈQUE  
475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal  
514 873-1100 ou 1 800 363-9028  
www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales  
Québec

## LITTÉRATURE

## L'amour entre parenthèses



DANIELLE LAURIN

Le thème est vieux comme le monde: l'échec amoureux. Mais un vent de fraîcheur souffle sur la façon, la manière, le ton, le rythme, et la construction même de *La garçonnière*, deuxième roman d'une Saguenéenne de 31 ans, Mylène Bouchard.

Pas évident au premier abord, ce livre, pourtant. La tentation est vive d'abandonner après les premières pages. Un style télégraphique qui nous tient à distance, quelque chose de surfait qui déplaît. Et puis, cette énumération de lieux, de villages, qui s'étire comme une litanie... L'histoire nous semble maladroitement amenée.

Ce qui permet de continuer: les personnages qui peu à peu émergent. Bientôt, la magie opère tout à fait. Nous voilà envoûtés par Mara et Hubert. Par leur attirance, leur connivence. Leurs non-dits. Et leur incapacité à venir à bout de l'ambiguïté dans leurs rapports.

Leur relation est vouée à l'échec. Très tôt, des indices ici et là nous le donnent à penser. Ils ont beau s'aimer, s'aimer follement, quelque chose bloque, bloquera toujours. Quoi? C'est complexe. Étrange. Difficile à comprendre, à expliquer. C'est le propos du livre.

Dès le départ, ils rêvent de créer un jour un chemin de fer pour relier leur région d'origine

respectives, lui le Lac-Saint-Jean, elle, l'Abitibi. Tout de suite, ils voudraient abolir la distance géographique entre les coins de pays de leur enfance, Péribonka et Noranda.

L'image n'est pas anodine. «Distance» pourrait être le mot-clé du roman, le mot-valise qui englobe tout. Car au-delà de la distance territoriale qui séparera Mara et Hubert au fil des ans, eux que l'on suivra, ensemble ou chacun de leur côté, durant plusieurs décennies, jusqu'au Liban et en Tchécoslovaquie, il y a une distance intrinsèque entre ces deux êtres pourtant reliés par un fil invisible. Il y a ce questionnement constant sur la limite à franchir, ou pas.

Ils se rencontrent à 17-18 ans, au cégep, à Montréal. Ils découvrent ensemble l'art, la littérature et le cinéma, vouent bientôt un culte, tous les deux, aux mêmes œuvres: *L'immortalité* de Kundera, *Refus global*, les tableaux de Riopelle, le film *The pillow book* de Peter Greenaway...

Ils passent des nuits à discuter, s'ébrouent sur les patinoires de la ville malgré leurs pieds gelés, multiplient les séances de *bed in* sur le futon au milieu du salon, et les soirées à la vodka glacée dans leurs bars préférés. Grisants, excitants moments.

Mais voilà, quelque chose ne marche pas. Sitôt que les contacts charnels s'en mêlent, leur amitié amoureuse est mise à rude épreuve. S'agit-il d'ailleurs d'amitié ou d'amour? De fusion? Sitôt qu'ils se rapprochent physiquement, la distance des sentiments s'installe entre eux.

Ainsi: «*Cette période dans la vie intime de Mara et Hubert demeurerait comme une parenthèse. Sans doute était-ce cela qui caractérisait*



SOURCE ÉDITIONS LA PEUPLADE

Mylène Bouchard

bien leur relation: la moindre ouverture se refermait aussitôt.»

Elle est garçonne, il est efféminé. Mais est-ce une raison pour ne pas s'aimer? Mara est la plus réticente, la plus récalcitrante des deux. La plus indépendante. Peur de s'abandonner, d'être avalée, d'étouffer.

Il faut dire qu'Hubert met le paquet. Écrit des lettres passionnées, enflammées, serties de perles littéraires et d'énigmes à décoder. Il la suit partout, la poursuit, l'épie.

Plus elle le fuit, plus il insiste, devient obsédé, compulsif. Tout prend des proportions énormes, chez l'un et chez l'autre: «*La démesure chez lui; la précaution chez elle.*»

Jusqu'à ce que cela éclate. Que la confrontation ait lieu, que des mots durs, définitifs, soient prononcés. S'en suivent alors des vies séparées, que seul un heureux hasard pourra rapprocher. Mais s'il était trop tard?

Tout n'est pas dit. Une part de mystère demeure dans ce riche, dense récit, qui finit par nous prendre aux tripes. L'amour impossible reste tout compte fait inexplicable, inexplicable. Et tragique.

Le tout est raconté dans le désordre, sans suite chronologique. Et décrit de différents points de vue: celui du gars, celui de la fille, et celui, impersonnel, d'une narration extérieure à l'action. Mais tout se tient, se complète, finalement.

Un réseau sous-terrain d'images, de mots, de lieux et de citations littéraires prend forme peu à peu. Les renvois sont nombreux, les fils se tissent, une œuvre se construit sous nos yeux.

Plus on avance, plus la plume de l'auteure s'affine. Plus les instants de grâce affluent. Jusqu'à la scène finale, qui frôle le sublime. Une auteure qu'on se promet de suivre, Mylène Bouchard.

LA GARÇONNIÈRE

Mylène Bouchard  
La Peuplade  
Saint-Fulgence (Québec), 2009, 206 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Petite barque solitaire

De l'histoire en elle-même, ne disons rien ou pas grand-chose. Peut-être ne faudrait-il pas lire la quatrième de couverture. Que dire donc? Qu'il ne faut pas dix pages avant d'être complètement happé.

SUZANNE GIGUÈRE

Chambre 503, dans un centre pour personnes en perte d'autonomie. L'auteure-narratrice assiste depuis des semaines, impuissante, à la souffrance et à la dégradation physique et psychique de son père. À chaque visite, elle note dans un carnet ses paroles, ses gestes, ses petits oublis, ses plages de lucidité tapissées de souvenirs et d'éclats de rire.

Le bruit que fait la plume au papier.

Au début, colère et tristesse du père devant les contentions et les ridelles (montants de lit). Indigné d'être ainsi traité, il résiste aussi longtemps qu'il peut. Avec des mots. Avec du silence. Avec son corps en chien de fusil.

Culpabilité de la fille, impuissance et peine mêlées, relation dévorante. «*ON AIMERAIT SECRÈTEMENT que quelque chose se passe.*» Les endroits où trouver refuge sont inexistantes et il y a des limites à regarder aux fenêtres. Le poids des jours et des fatigues. Un énorme chagrin.

Dehors l'immensité du ciel la soulève. Le cri des enfants. Troublante cette vie qui grouille dans le parc. «*Comment est-ce possible à quelques pas de la maladie et de la mort? Pourquoi tout semble si séparé?*» En traversant le parc, il lui est arrivé plus d'une fois de voir quelques messieurs à la tête blanche, assis sur un banc. Chaque fois elle croit voir son père qui la regarde passer, l'air de dire: «*Tu vois ma fille, ça va mieux, je suis venu prendre l'air.*»

Retour à la chambre 503. La lumière du coucher de soleil, rose orangé, se reflète sur les murs de la chambre, adoucit l'atmosphère. C'est la traversée des heures lentes. À son père qui a la main posée sous le menton comme s'il tenait ses pensées en équilibre, elle demande: «*Où vas-tu? Je vais vers la mort. Quand pars-tu? J'ai commencé à partir. C'est où la mort? C'est partout. Reviendras-tu?*»

Voce di Corsica, les polypho-

nies corses en fond sonore. Voix de l'émotion.

Souvenir heureux partagé. Les parties de pêche à la truite jusqu'à la tombée du jour sur la rivière Richelieu à Saint-Paul-de-l'île-aux-Noix. «*Tu te souviens, papa? Son sourire est une gravure.*»

La maladie progresse, il s'éloigne. Le bleu gris de ses yeux s'effadit, avec une petite étincelle qui paraît de temps en temps, petit phare dans le brouillard. «*Est-ce que la mort te fait peur? Non. Je ne peux pas avoir peur de ce que je ne vois pas.*» Coussin de lavande sur les yeux, une autre nuit commence. Dans le noir, une voix chante.

Maintenant l'inconfort est total. Sa voix semble empruntée. «*Mon père n'est plus tout à fait mon père.*» Petite barque solitaire.

Moment de doute, d'hésitation, de vacillement. «*La maladie et la mort doivent-elles absolument entrer dans la fiction? Que vaut un livre qui s'écrit quand un père se meurt?*» Fixée sur l'écriture de ce récit intime qu'elle poursuit avec une telle intensité, Hélène Harbec en oublie tout le reste. Elle écrit dans l'oubli du lecteur — ce qui est, on le sait, la meilleure et la seule manière de s'en soucier.

Écriture délicate, épurée et vibrante de lumière. Le style, en apparence léger et presque buissonnier est trompeur. Le propos, lui, ne l'est pas.

Apparaître comme la rosée, disparaître comme elle. *Chambre 503*, la quatrième oeuvre de fiction de l'auteure est un cri d'amour qui laisse sans voix. Chacun viendra y trouver ses propres émotions, sa propre tristesse.

Collaboratrice du Devoir

CHAMBRE 503

Hélène Harbec  
Éditions David  
Ottawa, 2009, 312 pages

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## En commençant par la fin

CHRISTIAN DESMEULES

«*À cette époque-là je n'avais pas de problèmes d'appartement, ni de travail, ni à la fac puisque je m'étais fait virer de mon logement, de mon boulot et de la fac.*» La nonchalance d'Arnold Krüger est exemplaire. Lui qui fait toutes choses à l'envers, essaie de nous raconter une histoire qui paraîtra assez vite sans queue ni tête.

Normal, puisque c'est exactement ce qu'il fait: «*Ce qui s'est passé ensuite, je l'ai écrit plus tôt, et ce qui s'était passé avant, je vous le dirai plus tard.*» Son mariage avec Gertrude enceinte, sa nuit de noces, un séjour en prison, un procès éclair pour «avoir violé la footballeuse nommée Eva», sa libération: Arnold Krüger n'épargne ni l'essentiel ni l'accessoire.

Le *baisepoïr du jeune Arnold* est le second roman traduit en français du serbe Vladan Mati-

jevic, qui nous avait donné *Les aventures de Minette Accentiévitch* en 2007 (*Les aventures illustrées de Minette Accentiévitch*, version lubrique et imagée du roman passé sous le crayon de Gérard DuBois, est assurément l'un des plus beaux livres de la dernière saison).

Avec *Le baisepoïr du jeune Arnold*, Matijevic bouscule les règles habituelles de la narration. Il y mêle autodérision, exagération burlesque, surréalisme et lubricité cartoonesque. En plus d'un soupçon de soumission perverse qui pourra faire penser à Bruno Schulz. Attention: roman déjanté. Accrochez-vous.

Collaborateur du Devoir

LE BAISEPOÏR DU JEUNE ARNOLD

Vladan Matijevic  
Traduit du serbe par Gojko Lukic  
Les Allusifs  
Montréal, 2009, 132 pages

**FRED A. REED**  
**IMAGES BRISÉES**  
v.l.b. éditeur  
Une compagnie de Québec Media

Un voyage dans l'espace et dans le temps pour mieux comprendre le Moyen-Orient

## ARCHAMBAULT

Une compagnie de Québec Media

## PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 5 au 11 janvier 2010

## ROMAN

1	LA COMMUNAUTÉ DU SUD T. 6 Charlaine Harris (Flammarion Québec)
2	LE SYMBOLE PERDU Dan Brown (JC Lattès)
3	LA PREMIÈRE NUIT Marc Levy (Robert Laffont)
4	L'ÉNIGME DU RETOUR Dany Laferrière (Boréal)
5	PUTAIN Nelly Arcan (Seuil)
6	MILLÉNIUM T. 3: LA REINE DANS LE... Stieg Larsson (Actes Sud)
7	PARADIS CLEF EN MAIN Nelly Arcan (Coups de tête)
8	L'ARRACHEUSE DE TEMPS Fred Pellerin (Sarrazine)
9	LE JEU DE L'ANGE Carlos Ruiz Zafón (Robert Laffont)
10	LA TRILOGIE BERLINOISE Philip Kerr (Du Masque)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

1	DU NOUVEAU DANS LA MIJOTEUSE Collectif (ADA)
2	MIEUX LES RECETTES DE PLATS MIJOTÉS Carole Hedding Munson (ADA)
3	MERCI LA VIE Deborah Norville (Monde Différent)
4	LES PLUS GRANDS PEINTRES... David Garff (Hurtubise HMH)
5	MON DERNIER REPAS Mélanie Dunea (ADA)
6	ANTIDOTE HD Collectif (Druide Informatique)
7	LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2010 Collectif (Larousse)
8	TERRES D'ENFANCE Kevin Kling (Hurtubise HMH)
9	LA BIBLE DES ANGES Joane Flansberry (Dauphin Blanc)
10	LES ANGES AU QUOTIDIEN Joane Flansberry (Dauphin Blanc)

## JEUNESSE

1	LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)
2	HÉSITATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
3	LE BAISER DU VAMPIRE Melissa De La Cruz (Albin Michel)
4	L'ANNIVERSAIRE D'ASTÉRIX ET OBÉLIX Uderzo (Albert René)
5	LE ROYAUME DE LA MAGIE Geronimo Stilton (Albin Michel)
6	PIRATE-O-MAMIE A. Niehaus/A. Hecker (Hurtubise HMH)
7	VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLE Linda Joy Singleton (ADA)
8	LA LIGNÉE DES DRAGONS T. 1 Stéphane Bilodeau \ Dany Hudon (ADA)
9	LE GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT Mark Cotta Vaz (Hachette)
10	LE BLOQUE DE NAMASTÉ T. 2 M. Roussy / M.-E. Larivière (Marée Haute)

## ANGLOPHONE

1	BREAKING DAWN V. 4: TWILIGHT Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
2	THE LOVELY BONES Alice Sebold (Little Brown & Co)
3	DEAD UNTIL DARK Charlaine Harris (Ace Books)
4	THE ROAD Cormac McCarthy (Knopf)
5	THE VAMPIRE DIARIES: THE AWAKENING Lisa Jane Smith (Harper Collins)
6	DEAR JOHN Nicholas Sparks (Grand Central Publishing)
7	THE LOST SYMBOL Dan Brown (Doubleday)
8	OPEN Andre Agassi (Knopf)
9	BLUE MOON: THE IMMORTALS Alyson Noel (Griffin)
10	SHERLOCK HOLMES: THE COMPLETE... Arthur Conan Doyle (Bantam Books)

Jouez la carte de la culture!



## LITTÉRATURE

## Visa dans le noir, tua le vrai...



LOUIS HAMELIN

Peut-être que la guerre est devenue une expérience trop technique pour être correctement décrite d'un point de vue humain. Et si le *sniper*, devenu mondialement et tristement célèbre à Sarajevo, est aujourd'hui la figure incontournable de tout drame de guerre qui se respecte, c'est sans doute parce qu'il permet de ramener le conflit à une échelle humaine, où l'habileté personnelle entre en ligne de compte. Pendant un instant, on peut perdre de vue la machine de mort industrielle et y substituer un schéma simplifié de type prédateur-proie.

Et je veux bien qu'on farcisse les bois et les clochers d'église de mes zones de conflit, au cinéma et dans les livres, de tireurs d'élite, mais quand, dans une histoire, on fait intervenir un élément technique aussi pointu que le tir de grande précision, un minimum de vraisemblance devrait s'imposer. La fascination étasunienne pour les armes à feu, quelque part entre la symbolique patriotarde et la pathologie sociale, n'est plus à démontrer, mais la manière dont l'exprime la littérature de ce peuple m'inspire parfois des réserves. Certains auteurs donnent l'impression de perdre tout sens critique dès qu'ils placent une carabine dans les mains d'un personnage. Les coups ratés n'existent plus, les blessures non plus, on dirait. Les victimes trépassent une après l'autre en l'espace d'un battement de cil, d'une balle en plein cœur, ou alors dans le front, là où elle laisse un petit trou bien rond, car on aime le beau travail propre dans les romans. Quant aux

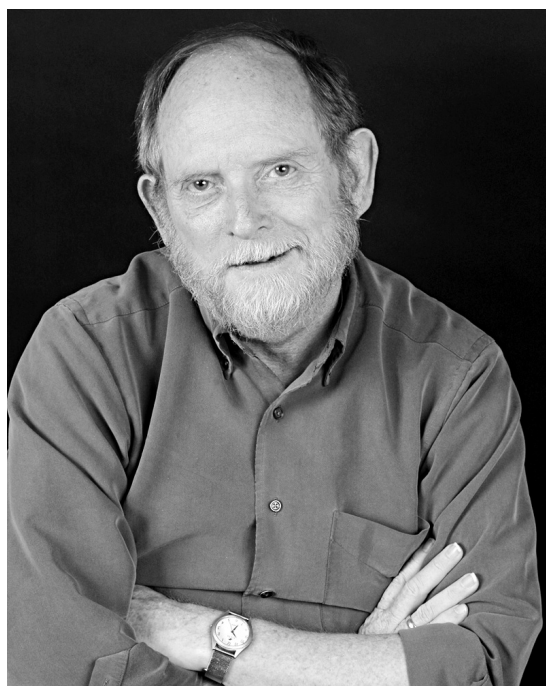
tireurs, le seul fait de toucher une arme à feu suffit à les transformer en autant de clones de John Wayne. C'est culturel, une prédisposition innée.

Le roman de guerre de monsieur Richard Bausch avait pourtant bien commencé: Italie, 1943. Les Américains ont débarqué à Salerne, le régime fasciste est en plein effondrement, tout le long de la botte italienne les Allemands se replient. Une patrouille de GI's envoyée en reconnaissance avance sous la pluie dans le secteur du mont Cassino. Et les premiers chapitres de Bausch, courts, nerveux, laissent présager de belles choses à hauteur d'hommes. «*Tous souffraient de traumatismes mineurs, conscients du désastre d'être là, parmi tous les endroits du monde.*»

Il y a le langage de la guerre, c'est-à-dire: le mensonge. Une pute (ou collabo horizontale, comme on disait en France occupée), froidement exécutée d'une balle de revolver dans la tête, devient, au rapport, la victime d'un tir croisé. Des laveurs de cerveaux plus contemporains auraient sans doute ajouté: dommage collatéral, ou même, un coup parti, pourquoi pas victime d'une balle perdue aidée?

A cause de l'Italie, on voudrait bien se croire chez Hemingway, mais jamais ce dernier, économe de ses mots comme de ses munitions littéraires, n'aurait mis dans la bouche de ses troupes ces dialogues tour à tour lourds et insignifiants. Plus loin, quand trois patrouilleurs sont désignés pour aller reconnaître un flanc de montagne qui peu à peu va se transformer en cime lointaine, on pense au Mailer des *Nus et les morts*, sommet du roman de guerre, mais Bausch en est bien loin. La piété repentante de ses héros, lesquels, pour un peu, se mettraient à discourir de théologie sur le champ de bataille, et qui leur tient lieu de profondeur psychologique, les rapproche davantage d'un Steven Spielberg et de l'actuelle bondieuserie hollywoodienne que du grand reportage métaphysique de l'autre.

Ces clins d'œil de l'auteur à des œuvres mar-



Richard Bausch

C. HÉLIE

quantes ne peuvent qu'accuser la relative indigence de son propre art romanesque. Ainsi, quand son héros affronte seul, là-haut, le vicieux tireur d'élite décidé à les cartonner jusqu'au dernier, comment ne pas évoquer *Deliverance*, le classique de James Dickey, où le rôle du *sniper* était tenu par un montagnard endogame armé d'une vieille péttoire? Quatre hommes, quatre cibles. Et pour finir, l'inévitable duel singulier. Mais Dickey mettait en scène des êtres de sueur et de larmes, de sperme et d'urine, et il envoyait son civilisé affronter la mort un arc à la main, pour ainsi dire en poète. Bausch, lui, en glacial administrateur de la technique mortelle in-

faillible, avant tout soucieux d'efficacité aussi bien guerrière que narrative, nous présente des combattants dont les actions semblent décalquées des clichés héroïques les plus éculés, aussi émouvants, à la fin, que des silhouettes en carton. Des hommes qui, avant d'être trahis par leur guide italien, le sont par l'écrivain lui-même qui, non content de leur mettre un *sniper* aux trousses, le fait opérer de nuit, à l'abri de toute vraisemblance...

Richard Bausch se trompe sans doute de guerre. Les lunettes de visée à rayons infrarouges n'existaient pas en 1943. Je lui ai d'abord laissé le bénéfice du doute, préférant mettre en question mes propres certitudes et accepter l'idée que, sur un sol enneigé, par une nuit de pleine lune, un tireur d'élite est capable de faire mouche à distance. Mais Bausch commet ensuite une erreur fatale: il convoque un plafond nuageux et fait disparaître la lune, puis permet à son héros, devenu *sniper* à la place du *sniper*, d'abattre son rival d'une seule cartouche, tirée dans la noirceur à cent mètres bien comptés, comme un vrai.

C'est-à-dire, comme un faux. Dans un roman réaliste, le diable n'est pas toujours dans les détails, mais quand l'action décrite s'articule tout entière autour du détail en question, il y a des maudites limites à la licence poétique. Pleine lune ou pas, n'importe quelle forêt devrait offrir, la nuit, de l'ombre en quantité suffisante pour espérer échapper aux balles d'un *sniper*. Et que pareille invraisemblance ait pu échapper à l'auteur en dit long sur sa compréhension des sujets militaires, laquelle ne fait pas très sérieux. Il devrait regarder un peu moins la télé et juste une fois à travers une lunette de visée, pour voir.

## PAIX

Richard Bausch  
Traduit de l'anglais par Jamila Ouahmane-Chauvin  
Gallimard  
Paris, 2009, 171 pages

## POÉSIE

## Pas de deux

De nouveaux recueils de Diane Régimbald et de Pierre Nepveu

HUGUES CORRIVEAU

Pas de Diane Régimbald va dans le sens de la danse, inspiré par des chorégraphes d'Anne Teresa de Keersmaecker et de Leine et Roebana. Ce recueil ne pouvait que me toucher, rejoindre l'amoureux de la danse contemporaine que je suis. Mais il y a plus, puisque le ton de ces vers tient l'équilibre entre confiance et conscience, porte un regard sur la précarité de l'avancée d'une femme dans Amsterdam, la fluide, la toute proche de la mer. En cette eau courante, la poète essaie de ne manquer aucun mouvement de la vie désirante d'une chercheuse de sens.

Corps à corps avec l'espace de la chambre, d'abord, la conscience des mouvements rapatriés lentement la géographie des membres en action. Déplacement de surface, mais aussi sensation à l'intérieur de soi pour parvenir à l'événement si simple de bouger, comme de vivre l'instant de l'action qui nous mène vers l'ailleurs, intéressé par le caché, le plus lointain, l'éventuel événement. Le corps «[...] court pour ressentir le feu».

Pour femme va-t-elle dans quelque rue, fuyante, de peur d'être volée; des «avironneurs», «sur l'eau / scandent[-ils] le désir d'une arrivée gagnante / d'un gel



DOMINIQUE MALETTERRE

Diane Régimbald

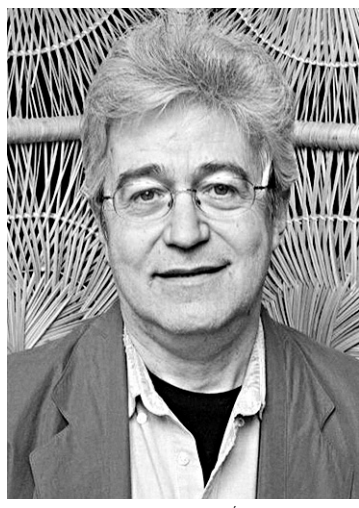
des douleurs et des peurs», la poète sait que «la danse revient toujours ainsi / au chant des heurts / au vol des ailes brisées». De là, ce grand désir de légèreté, malgré le drame des alentours, qui fouit sous les vers, avec les occurrences de la beauté arquée des gestes, car: «nous habitons un corps d'essai».

## Le verbe du réel

Dans *Lignes aériennes*, Pierre Nepveu nous avait proposé le «*Journal de la femme de ménage, été 1999*»; et sa manière de décrire au plus près les gens du travail avait immédiatement sai-

si. Dans *Les Verbes majeurs*, la même application à cerner l'être dans sa dimension la plus fragile atteint des sommets de tendresse, de vérité, de proximité, tellement le verbe tremble en mesure avec les personnages les plus démunis. Ainsi dans la première partie du recueil, cette «*Femme qui dort dans le métro*», femme de ménage également, au retour de sa nuit «*solue*», transporte avec elle l'incalculable détresse d'une solitude fracassante, car: «*sa vie est une bouche vorace d'aspirateur, / elle le sort chaque nuit comme un chien en laisse / dans les couloirs sans voix, elle le promène [...] / une nuit de javel dans son corps éreinté*». Cette redoutable efficacité de l'image se maintient tout du long, avec cette énergie qui va dans le sens, pourrait-on dire, de l'accompagnement.

Et cette femme, disparaissant presque dans sa fatigue ontologique, mène sans concession le poète à se questionner sur la substance des pierres, car «*les cailloux ne parlent que de l'eau / qui a coulé sur eux en montagne, / ils épellent sans bruit le mot toujours / qui est le mot le moins humain qui soit / et le plus cruel, et le plus étranger*». Questionnement extrême, donc, sur la stabilité des choses, sur l'immuabilité d'un objet fétiche. La permanence des objets serait-elle un reflet exact des déboires humains? semble demander le poète. De «*la femme qui dort*» en passant par «*la pierre*», vient «*l'incendie du deuil*», celui de la mère com-



KARINE PRÉVOST-NEPVEU

Pierre Nepveu

me celui du père qui devient, sous la terre, la chose de l'absence devant laquelle ne restent que «*Les exercices de survie*». Alors, que sont-ils ces verbes majeurs sinon: «*naître, grandir, aimer, / penser, croire, mourir*»? Allons relire ce livre magnifique, question d'être encore dans l'éblouissement.

## Collaborateur du Devoir

## PAS

Diane Régimbald  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2009, 108 pages

## LES VERBES MAJEURS

Pierre Nepveu  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2009, 104 pages

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Les locataires

L'ambassadeur d'Espagne à Londres s'interroge à travers une fiction sur l'extinction de la langue catalane

CHRISTIAN DESMEULES

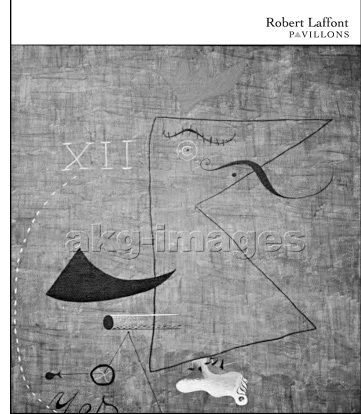
Dans un immeuble vide d'un quartier de Barcelone, Ramón Balaguer, écrivain discret mais confirmé, essaie de terminer l'écriture d'un roman. Depuis des mois, le promoteur immobilier propriétaire de tous les autres appartements lui rend la vie impossible et tente par tous les moyens de le faire partir afin de pouvoir commencer des travaux majeurs de rénovation. Forte somme, dédommagements, accommodements, menaces, coupures de gaz: toutes les manœuvres n'y feront rien. L'homme s'entête. C'est dans cet appartement, et nulle part ailleurs, qu'il doit finir le roman qu'il a commencé.

Par hasard, il découvre qu'un jeune écrivain squatte un appartement vacant quelques étages au-dessous du sien. Miquel Rovira, contrairement à Balaguer qui écrit en castillan, a choisi de le faire en catalan et revendique haut et fort cette identité. Le roman qu'il écrit, situé dans un futur peut-être pas très lointain, met en scène un professeur d'université américain sur les traces du dernier homme à parler encore cette langue.

Manifeste politique et culturel conçu à la façon d'une enquête un peu policière, le roman de Rovira porte sur la disparition d'une langue et «*la défaite définitive d'un pays qui n'a pas eu le courage d'être lui-même*». Ça vous dit quelque chose? Leur rapport à la langue les divise. Rovira reproche à Balaguer d'utiliser une langue anémisée et sans souplesse, «*incapable de générer des sentiments*» ou de toucher «*la fibre intime du lecteur*».

S'ils divergent d'opinion sur des questions de langue et de

Carles Casajuana  
Le dernier homme  
qui parlait catalan



littérature, leurs préférences envers les femmes leur permettent de trouver à leur insu un terrain d'entente. Ainsi, Balaguer n'hésitera pas à prendre la place que Rovira occupe de moins en moins dans le lit de la belle Rosa. Un effet de glissement s'opère. Tandis que Rovira se concentre sur son livre, Balaguer, coincé dans sa résistance aveugle aux changements et son refus du dialogue, s'enlise dans l'écriture de son roman et dans la solitude.

*Le dernier homme qui parlait catalan* est un immense clin d'œil au roman de Bernard Malamud, *The Tenants* (1971), qui raconte, dans un contexte de tensions locales entre Juifs et Noirs, les tiraillements idéologiques et sentimentaux entre deux écrivains qui habitent un même immeuble de Brooklyn menacé de démolition.

Diplomate, romancier et essayiste né en 1954, Carles Casajuana est ambassadeur d'Espagne au Royaume-Uni. Casajuana, qui a écrit le roman en catalan, y distille assez finement une réflexion retenue sur la culture et l'identité catalane, ainsi que sur l'avenir des littératures dites de «l'exiguïté».

Sur un mode strictement questionneur, le roman aborde un thème qui pourra sûrement trouver quelques échos chez nous.

## Collaborateur du Devoir

## LE DERNIER HOMME QUI PARLAIT CATALAN

Carles Casajuana  
Traduit du catalan  
par Marianne Millon  
Robert Laffont  
Paris, 2009, 238 pages

Olivieri  
librairie • bistro

Olivieri  
Au cœur de l'Histoire

Judi 21 janvier 2010  
19 h 00

Avec le soutien de la Sodec

RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

## SURVIVRE À LA DÉFAITE DE 1837

## Causerie

À l'occasion de la parution du livre d'Éric Bédard : *Les Réformistes. Une génération canadienne-française au milieu du XIXe siècle* (Boréal, 2009).

## Avec

## ÉRIC BÉDARD

Historien, auteur, professeur, il intervient régulièrement sur la place publique.

## JACQUES BEAUCHEMIN

Sociologue, professeur, auteur notamment de *L'histoire en trop. La mauvaise conscience des souverainistes québécois* (vib, 2002).

## CHARLES-PHILIPPE COURTOIS

Historien, professeur, auteur de *La Conquête. Une anthologie* (Typo, 2009)

## Animateur

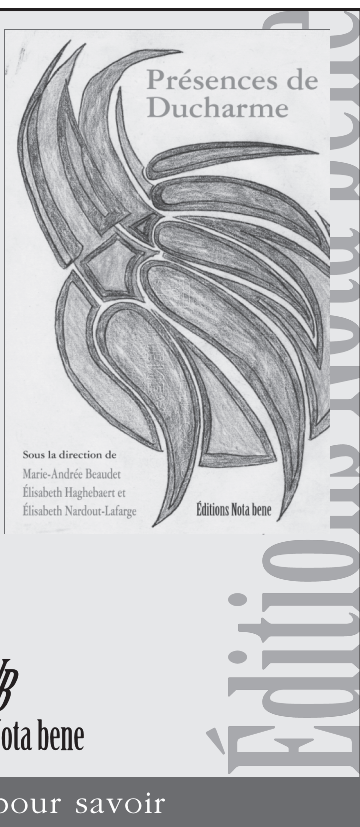
## MICHEL LACOMBE

Journaliste et animateur  
(Ouvert le Samedi, Première Chaîne de Radio-Canada)

## Présences de Ducharme

Sous la direction de Marie-Andrée Beaudet, Élisabeth Haghebaert et Élisabeth Nardout-Lafarge

Témoignages, réflexions, commentaires, analyses et discussions avec la participation de Roger Grenier, Monique Ostiguy, Véronique Dassas, Gilles Marcotte, Élisabeth Haghebaert, Petr Vurm, Gilles Lapointe, Ivan Maffezini, Marie-Hélène Laroche, Stéphanie Inkel, Kenneth Meadwell, Anne-Élaine Cliche, Marilyn Randall, Réjean Beaudoin, Martin Faucher, Robert Levesque, Lorraine Pintal, Gilbert David, Claire Jaubert, Chantal Savoie, Serge Lacasse, André Gervais, Rolf Puls, accompagnés d'une lettre de Jean-Marie G. Le Clézio.



Éditions Nota bene

Des livres pour savoir

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Découvrez le tout nouveau  
Calendrier  
des activités  
culturelles

ENCARTÉ DANS CETTE ÉDITION

## LIVRES

## BIOGRAPHIE

Un amour impossible :  
Arendt et Heidegger

GEORGES LEROUX

Antonia Grunenberg a beaucoup écrit sur Hannah Arendt. Spécialiste de la pensée politique allemande contemporaine, elle s'éloigne dans son dernier livre des enjeux du présent pour relire l'histoire tragique de l'Europe à travers le destin exemplaire de deux penseurs : Hannah Arendt et Martin Heidegger. Tout les sépare, en particulier le nazisme dont Arendt, qui est juive, subit l'ostracisme et qui la contraignit à l'exil aux États-Unis.

Malgré le malheur qui l'éloigne de son maître, et en dépit du fait qu'elle fut contrainte très tôt de reconnaître que ce philosophe, déjà célèbre et avec lequel elle avait noué une relation amoureuse profonde, était aussi compromis dans le système nazi, ils demeurèrent unis toute leur vie par un lien indestructible.

Dans cet essai où se croisent le travail biographique et l'histoire intellectuelle des années 1925-1975, l'auteure tente de comprendre la nature de ce lien : était-ce la profondeur d'un amour de jeunesse ? Était-ce une réciprocité inaltérable dans la recherche philosophique ? Était-ce encore le besoin où chacun se trouvait de compter sur l'autre sa vie durant, quels qu'aient été les motifs de la séparation ?

Quand elle arrive à Marburg à la rentrée de 1924, Arendt a dix-huit ans. Elle y vient, attirée par la réputation de Heidegger, et elle s'inscrit à son séminaire sur le *Sophiste* de Platon. L'étudiante est captivée par le projet philosophique de Heidegger, qui prépare durant ces années la publication d'*Être et temps* et qui

reconnaît en elle une vocation philosophique exceptionnelle. Pendant deux ans, ils s'engagent dans une relation où l'amour et le travail commun de la pensée sont indissociables, mais très rapidement leurs voies vont se séparer. Elle se passionne pour le sionisme et se révolte contre la croissance de l'antisémitisme, alors que le philosophe accueille sans discernement le programme national-socialiste.

La question de la nature de la philosophie reçoit dès lors pour chacun une réponse radicalement opposée : reconnaissant son aveuglement dès après son engagement dans le rectorat de Fribourg, Heidegger fait le choix d'une pensée maintenue résolument hors du politique. À l'opposé, Arendt comprend que le fascisme, tout comme le totalitarisme, est rendu possible par une pensée délestée du souci du monde, et qu'il faut au contraire s'engager en direction du monde, en s'exposant aux aléas de l'histoire.

## Amour et pardon

Antonia Grunenberg raconte avec beaucoup de subtilité cette histoire douloureuse qui se déroule sur plusieurs décennies de séparations et de rapprochements. L'opposition entre une pensée de la sérénité et une pensée de l'amour du monde ne s'est jamais résolue, aucune réconciliation philosophique ne fut possible. Et pourtant, contrairement à Karl Jaspers qui joue auprès d'Arendt le rôle du second maître et de l'ami indéfectible, mais qui ne pardonna pas, elle continua d'aimer Heidegger, au-delà de toute souffrance et de tout déchirement philosophique.



Hannah Arendt

ARCHIVES LE DEVOIR

Réciproquement, malgré qu'il ait su à quel point Arendt et les siens avaient souffert du nazisme et qu'il ait eu conscience de sa faute, Heidegger continua de réclamer auprès d'Arendt le soutien d'une amie dont le regard lui était devenu indispensable pour poursuivre son œuvre. Beaucoup d'autres figures traversent cette histoire, à commencer par l'épouse de Heidegger, partisane fervente du national-socialisme, mais aussi et surtout épouse dévouée. Arendt ne fut pas la seule maîtresse du philosophe, et on peut lire plusieurs lettres de lui à son épouse où il justifie ces relations par leur rôle érotique dans le développement de sa pensée.

On y rencontre aussi d'autres élèves de Heidegger, en particulier Karl Löwith qui le critiqua durement, mais également Hans Jonas. La figure la plus intéressante humainement demeure Karl Jaspers

lui-même : quand on relit les hommages que lui rendit Arendt, on comprend que son intégrité et sa rigueur emportaient son admiration.

Les biographies de Heidegger et d'Arendt ne manquent pas, mais Antonia Grunenberg propose une lecture où la persistance d'un lien d'affection et de pensée vient éclairer un chemin difficile pour chacun des penseurs. Même dans la solitude, on les entend presque penser à l'autre, et demander pour chacun de leurs engagements : qu'est-ce qu'il en dirait ? qu'est-ce qu'elle en penserait ?

Arendt vécut la vie d'une intellectuelle publique, elle mena énergiquement plusieurs combats, rencontra beaucoup d'hostilité, mais elle ne perdit jamais le respect de ses pairs. Heidegger fut et demeura un penseur immense, admiré pour une œuvre radicale de critique des fondements de la métaphysique, mais on ne peut pas en dire autant de lui : plusieurs de ses proches et amis ne firent jamais le pas de la réconciliation qui aurait pu conduire au pardon. Ce livre expose ces deux destins avec beaucoup de nuance, en particulier l'engagement de Heidegger dans le national-socialisme, et il fait comprendre comment l'amour fut pour chacun d'eux plus fort que tout, du début à la fin.

## Collaborateur du Devoir

HANNAH ARENDT  
ET MARTIN HEIDEGGER

## HISTOIRE D'UN AMOUR

Antonia Grunenberg  
Traduit de l'allemand par C. Co-  
hen Skalli  
Payot  
Paris, 2009, 491 pages

## LITTÉRATURE AUTRICHIENNE

Joseph Roth  
entre deux mondes

MICHEL LAPIERRE

Voir dans la rue, sous la pluie, des êtres semblables aux personnages de cire du musée Grévin et en faire les mirages de la civilisation européenne relevait du génie de Joseph Roth (1894-1939), incomparable miniaturiste littéraire. Ces êtres vivants, statufiés par l'imagination, n'égalèrent toutefois pas les vrais mannequins de cire, qui, selon l'écrivain autrichien, avaient le pouvoir de matérialiser les fantômes futurs des hommes politiques.

On ne badine pas avec les cauchemars de l'avenir que le musée baroque et clinquant annonce à Roth, devin à la sensibilité à fleur de peau. Déjà, le nom du fomenteur du putsch raté de Munich (1923), l'obscur Adolf Hitler, s'était répandu dans le monde germanophone. En écrivant de 1925 à 1929 des chroniques extrêmement ciselées dans le *Frankfurter Zeitung*, le prosateur ne pouvait ignorer qu'il se trouvait à la frontière, à la fois créative et lugubre, de deux époques opposées.

*Cabinet des figures de cire*, précédé d'*Images viennoises*, renferme plusieurs de ces chroniques (inédites en français). Au sujet du musée Grévin, on y lit les mots suivants : « C'était un monde dans lequel chacun des phénomènes matériels devançait l'imagination humaine pour la rendre superflue... Les ombres étaient devenues des corps et projetaient à leur tour leur propre ombre. » Ce qui revient à dire que la réalité chassait l'art, devenait cauchemar et engendrait un autre cauchemar.

En s'amplifiant au rythme de leur multiplication, les mauvais rêves hantent le drôle d'intermède qui sépare la fin, en 1918, de l'Empire austro-hongrois (système archaïque mais cos-

mopolite) du pangermanisme hitlérien, scellé par l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne en 1938. Jusqu'à sa mort, Roth regrettera la disparition de la Vienne des Habsbourg.

## Nostalgie

Dans cette capitale crépusculaire, la monarchie, plus tolérante que la dictature, avait laissé Loos révolutionner l'architecture, Schoenberg, la musique et Freud, la connaissance des tréfonds de l'être humain. Bien qu'il soit issu de la minorité juive de l'Autriche-Hongrie et de la gauche, Roth exalte comme jamais, dans un des articles, récit autobiographique très dense, la bonhomie et l'indulgence que cachait une chrétienté désuète, presque moyenâgeuse.

« Je pleurais l'empereur et ma patrie en même temps que mon enfance », écrit-il dans le texte dédié à son ami Stefan Zweig. Ailleurs, il tente de remplacer la nostalgie par un au-delà qui, tout compte fait, transfigurera ce sentiment au lieu de l'éclipser : « En grandissant nous nous élevons au-dessus de nos joies anciennes pour aller à la rencontre d'autres joies qui sont accrochées si haut que nous ne les atteignons jamais. »

Les plaisirs limités de la Vieille Europe, malgré leur ringardise, valent mieux que les espoirs démesurés qui, à l'instar des totalitarismes, mineront la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Voilà ce que Roth, poète de la prose, nous enseigne à la dérobée.

## Collaborateur du Devoir

CABINET DES FIGURES  
DE CIRE

Joseph Roth  
Le Seuil  
Paris, 2009, 240 pages

## Rêver sous le Troisième Reich



JEAN LAROSE

De 1933 à 1939, Charlotte Beradt recueillait autour d'elle trois cents rêves d'Allemands. Ce sont, dit-elle, les journaux de nuit, l'atelier psychique du régime nazi, les fictions qu'inventent les petites roues pour se représenter, refuser ou (surtout) accepter leur engrenage dans le grand rouage totalitaire. Rites d'initiation, où les sujets se dégradent eux-mêmes en non-personnes. Pour célébrer le réveil allemand, un chef nazi a proclamé : « La seule personne qui soit encore un individu privé en Allemagne, c'est celui qui dort. Dès son réveil, chacun est un soldat d'Adolf Hitler. » Mais les rêveurs ne s'y trompent pas : plusieurs rêvent qu'il est interdit de rêver, qu'ils sont donc en train de commettre un crime.

Rêve de Juif : assis sur un banc peint en jaune, près de la corbeille à papier, je m'accroche moi-même autour du cou d'un écriteau : Si nécessaire je cède la place aux papiers. Autodérision surréaliste — si la réalité n'était encore plus folle : les bancs jaunes sont réellement les seuls permis aux Juifs, auxquels sont interdits aussi certains trottoirs, d'acheter des fleurs, d'avoir un chat, etc. Parfois, un rêveur se fait satiriste. Mais parodier un mot d'Hitler en absurdité, ce n'est jamais que le changer en ce qu'il est réellement... Rêves de sujets dévorés par le tout politique, marqués par l'angoisse de disparaître dans l'espace public. Toute communication y est surveillée, toute parole aliénée par le nouveau sens nazi des mots. Rêve : je ne peux plus parler seule mais uniquement en chœur avec mon groupe. On pense souvent à Victor Klemperer, à sa *Langue du Troisième Reich*.

Que de rêves marqués par un délire d'observation paranoïaque, que toutes les pensées sont observées et surveillées, qu'on vit désormais dans des maisons sans murs ! Les rêves disent et le redissent : on ne peut y croire. Mais sans pouvoir rêver plus incroyablement que le réel. Rêve : la SA fait irruption dans la maison et le poêle de cuisine se met à parler, c'est incroyable, il répète tout ce qu'on s'est dit en famille sur cet idiot de Goebbels, on nous arrête, mais on n'y croit toujours pas, cela n'est pas possible. Bientôt, l'impression d'irréalité sera courante aussi dans les camps. « Ce monde-là ne peut pas être réel. »

Ces rêves, rappelons-le, datent d'avant la guerre (le poêle mouchard est de 1933). Déjà, culpabilité générale. Même des blonds aux yeux bleus se rêvent coupables de... quelque chose. Le Service de surveillance des pensées, l'Institut d'installation d'écouteurs dans les murs savent quand on pense à Hitler. Fréquents : le regard inexpressif, les pas sonores et la marche droit au but des SA qui viennent vous arrêter pour crime de pensée. Comme dans *La Colonie pénitentiaire*, « la faute est toujours certaine ». D'ailleurs, en rêve, chacun peut égarer Kafka. Lampes de chevet, pendules ou miroirs espionnant

et d'une voix nasillard de haut-parleur répètent mille fois : L'intérêt commun avant l'intérêt particulier.

Rêves. Je cherche un numéro dans l'annuaire, mais par précaution je le cherche sous un autre nom que celui de la personne à qui je veux téléphoner. Je raconte une blague interdite, mais par précaution je la raconte mal, si bien qu'elle n'a plus de sens. J'envoie des aveugles et des sourds voir et entendre des choses interdites pour pouvoir prouver qu'ils n'ont rien vu ni rien entendu. Je parle russe (je ne le connais pas) pour que je ne me comprenne pas moi-même et que personne ne me comprenne si je parle de l'Etat.

Le rêve typique est de participation, de compagnonnage, de collaboration. De conservation. On y saisit sur le vif, dans le psychisme traumatisé, le désir d'accommodement qui fera de l'Allemand ordinaire un complice du Führer.

Rêves. Médecin, je suis le seul au monde à pouvoir soigner Hitler ; honteux d'en être fier, je me mets à pleurer. Je me promène au zoo, Hitler apparaît, je veux lui dire que je suis contre les camps de concentration mais, comme représentant de « ceux qui font semblant de dormir », j'espère qu'il va m'ignorer et, en l'observant, je me dis, il n'est pas si méchant après tout. Je suis malmené par des SA, Hitler apparaît : Laissez-le, c'est lui que nous voulons avoir. Ils arrivent, je cherche une cachette, je me retrouve enfoui sous un tas de cadavres, bonne cachette, pur délice d'être sous ce tas de cadavres. Je ne dois pas toujours dire non.

Rêves de bruns, de laids, de grands nez (féminins surtout). On me déchire mon certificat de race pure, je veux coucher avec un blond, mais personne ne m'écoute. Fritz, cheveux et yeux noirs, se bat avec un blond, c'est idiot parce qu'il est obligé de perdre.

Les rêves d'opposants sont les seuls qui soient longs, abondants, astucieux. « Il me suffit de vouloir, me dis-je, et je m'en tire. » Les opposants sont aussi les seuls qui en rêve ne se parodient ni ne se dégradent. Les seuls à qui le monde ne semble pas irréel. Comme si de lui dire non rendait au réel sa réalité. Admirable, un rêve de Sophie Scholl, recueilli par sa compagne de cellule, la veille de son exécution : dans la montagne, je porte un enfant pour le faire baptiser ; soudain, devant moi, une crevasse, j'ai juste le temps de déposer l'enfant avant de tomber dans le précipice.

On considère à part les rêves de Juifs, bien sûr. La plupart, avec leur honte d'aimer encore la langue ou les chansons allemandes, leurs passeports soudain périmés, leur égarement à la recherche d'une maison, d'une rue, d'un pays où les attendent des « bureaux de vérification de l'honnêteté des étrangers », des écoles de langue interdite aux Juifs, ces rêves plaident encore, pathétiques, espérant, mais dépassés, pour la suite du monde. Même au génie prémonitoire du rêve, il fut impossible de figurer la Shoah.

## RÊVER SOUS LE TROISIÈME REICH

Traduit par Pierre Saint-Germain  
Charlotte Beradt  
Payot, « Critique de la politique »  
Paris, 2002, 240 pages



# Spirale

L'essayiste David Solway  
et l'artiste Glenda León  
à l'honneur

Le magazine culturel *Spirale* a l'immense plaisir de remettre à DAVID SOLWAY le Prix *Spirale* Eva-Le-Grand 2009 pour son remarquable recueil *Le bon prof. Essais sur l'éducation* (Éditions Bellarmin).

Lors de la soirée de remise du prix, nous profiterons de l'occasion pour souligner la parution du plus récent titre de la collection « Nouveaux Essais *Spirale* » aux Éditions Nota bene : *La condition de performance*, traduction française de l'essai de l'artiste GLENDA LEÓN, paru à La Havane en 2001.

La remise du prix et le lancement auront lieu en présence des auteurs.

On pourra découvrir le travail artistique de Glenda León dans le numéro de janvier-février 2010 de *Spirale* (n° 230), maintenant en kiosque.

Nous profiterons également de l'occasion pour souligner la parution de ce numéro de *Spirale*, dont le dossier, dirigé par Dominic Desroches et Martin Provencher, est consacré à « L'éthique à l'ère de la mondialisation ». Consultez le sommaire en ligne.

Au plaisir de vous rencontrer !

Jeudi 21 janvier 2010  
dès 18h00

Fonderie Darling

250, rue Queen (3<sup>e</sup> étage)  
Montréal [Métro Square-Victoria]

Pour information :  
Magazine culturel *Spirale*  
Tél. : 514-934-5651  
spiralemagazine@yahoo.com





www.spiralemagazine.com

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Qu'avons-nous fait de l'Afrique ?



LOUIS CORNELIER

Militant politique canadien longtemps associé au Nouveau Parti démocratique et spécialiste de l'histoire africaine, Gerald Caplan est catégorique. «Une partie des crises continuelles que subit l'Afrique s'explique par le fait que la nouvelle élite du continent a trahi son propre peuple; l'autre partie par le jeu de l'Occident.» Petit ouvrage d'introduction aux réalités du plus grand continent du monde après l'Asie, et plus précisément des 48 pays de la zone subsaharienne, *L'Afrique trahie* dénonce «notre immense culpabilité et complicité dans l'imbricatio africain».

La traite des Noirs et le colonialisme pratiqués par les pays occidentaux ont sous-développé l'Afrique et laissé de douloureuses traces sur le continent. En se «partageant» l'Afrique à coups de divisions arbitraires, les puissances coloniales (Allemagne, Grande-Bretagne, France, Portugal, Belgique et Italie) ont encouragé le repli sur l'identification ethnique et laissé la région en proie aux affrontements sanglants. Caplan rejette totalement «la vogue paternaliste [qui] veut que l'on s'extasie avec nostalgie sur l'ère coloniale». En 1960, par exemple, date à laquelle les colons belges quittent le gigantesque Congo, «17 habitants possédaient un diplôme universitaire». Toute une contribution au développement du pays!

Censées changer la donne, les indépendances des années 1960 ont plutôt été l'occa-

sion d'un marché tacite «conclu entre les nouvelles élites dirigeantes et leurs anciens oppresseurs». Caplan parle d'une «grande conspiration». Le butin, dorénavant, serait partagé entre ces deux clans d'exploiteurs.

L'essayiste dénonce bien sûr les «Big Men», c'est-à-dire les Mobutu, Bokassa, Idi Amin, Mugabe et autres tyrans africains qui tuent et pillent leur propre peuple pour jouer les rois, mais il n'épargne pas les influences occidentales, États-Unis et ex-URSS y compris (plus récente, l'influence chinoise est abordée avec prudence par l'auteur). Selon lui, ces dernières, souvent par l'entremise de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international, entretiennent l'Afrique dans la misère, en lui imposant des politiques néolibérales (réduction des dépenses publiques), le fardeau d'une dette odieuse (plusieurs fois remboursée), des règles commerciales inéquitables (un libre-échange à sens unique) et une hypocrite aide publique au développement. Cette aide, souvent liée à l'achat de marchandises et de services dans le pays donateur, n'est pas à la hauteur annoncée (au Canada, 0,3 % du PIB au lieu du 0,7 % promis) et, dans une importante proportion (60 % aux États-Unis), «ne quitte jamais le pays d'origine». Elle enrichit donc la bureaucratie occidentale de la charité au lieu d'aider les Africains.

Caplan essaie de conclure son ouvrage sur une note d'espoir en soulignant que certains pays africains pratiquent «un semblant de démocratie» (selon l'organisation Freedom House, 11 seraient libres, 22 partiellement libres et 15 fondamentalement antidémocratiques) et que des Africains de la société civile fournissent de sérieux efforts pour changer les choses et forcer leurs dirigeants à modifier leur comportement. «La chose la plus importante que les Occidentaux puissent

accomplir, ajoute-t-il, c'est d'expliquer à leurs leaders politiques et commerciaux les ravages que leurs dispositions ont causés.»

*L'Afrique trahie* est un essai bien documenté aux vertus pédagogiques évidentes. Certaines des thèses de l'auteur — notamment sa version du génocide rwandais, qui accable autant l'Église catholique, la France et les leaders hutus que les États-Unis — sont sujettes à débat, mais le propos principal, militant comme il se doit dans ce dossier, éveille les consciences occidentales au drame africain et à leur responsabilité dans cette triste situation.

Dans un autre ordre d'idées, enfin, on ne peut manquer de souligner qu'il est embêtant de constater que des ouvrages canadiens-anglais de cette importance (la collection Actes Sud junior en contient plusieurs) doivent passer par la France pour être accessibles en français aux Québécois.

### L'aide qui nuit

Économiste d'origine zambienne, diplômée d'Oxford et de Harvard, Dambisa Moyo, en mai 2009, a été reconnue comme une des femmes les plus influentes du monde par le magazine *Time*. Sa perspective sur l'Afrique est radicalement différente de celle de Caplan. Dans *L'Aide fatale*, un essai politique très controversé dans le monde anglo-saxon, Moyo affirme que «l'aide a été et continue d'être, pour la plus grande partie du monde en développement, un désastre total sur le plan politique, économique et humanitaire».

Son réquisitoire ne vise pas l'aide d'urgence ou l'aide charitable, mais bien l'aide systématique, parfois appelée aide publique au développement. Cette aide, selon elle, «a été volée ou elle est restée improductive». Non seulement n'a-t-elle pas contribué au développement de l'Afrique — l'état actuel des lieux, après 40 ans d'aide massive, en

est la preuve —, mais elle a permis le maintien au pouvoir de gouvernements corrompus puisque, «comme la dépendance financière du gouvernement par rapport à ses citoyens se trouve substantiellement amenuisée, le gouvernement ne doit rien à son peuple».

Aussi, Moyo propose de mettre fin graduellement mais rapidement à cette aide «malveillante», pour la remplacer par un développement empruntant les mécanismes du marché (obligations, investissement direct à l'étranger, commerce, microfinance), nettement plus efficace, selon elle, et pas nécessairement incompatible avec des «valeurs socialistes». «Car on peut voler l'aide de tous les jours, explique-t-elle, mais on ne tente l'opération qu'une fois avec le capital privé.»

Ne craignant pas la polémique, Moyo salue la présence chinoise en Afrique et avance que le développement doit précéder la démocratie. «Que l'on nous donne plus de Moyo et moins de Bono», lance, en avant-propos, Niall Ferguson, son professeur à Harvard. Le culte du marché ou la bonne conscience artiste pour sauver l'Afrique? Triste alternative, pourrait-on conclure.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### L'AFRIQUE TRAHIE

Gerald Caplan  
Traduit de l'anglais (Canada) par Élodie Leplat  
Actes Sud junior  
Arles, 2009, 192 pages

### L'AIDE FATALE

Dambisa Moyo  
JC Lattès  
Paris, 2009, 256 pages

BIOGRAPHIE

## Lise Gervais, artiste oubliée... et retrouvée

PAUL BENNETT

Si les noms de Marcelle Ferron, Rita Letendre, Marcella Maltais ou Françoise Sullivan sont restés associés dans la mémoire collective à l'émergence puis au triomphe dans les années 1960 de l'art abstrait au Québec, au même titre que les Borduas, Riopelle, Leduc ou Molinari, une autre femme artiste de cette période-clé, Lise Gervais (1933-1998), a pratiquement sombré dans l'oubli.

Une biographie parue chez Art global, *Lise Gervais – Le destin tragique d'une artiste oubliée*, signée par le journaliste Jean-Louis Gauthier, a le grand mérite de faire revivre cette figure négligée de la génération post-automatiste, et ce, même si l'ouvrage, fondé essentiellement sur les témoignages de ceux qui l'ont connue, tient davantage de la biographie romancée que de la monographie rigoureuse. L'absence de toute note de référence et de toute bibliographie, de même qu'une mise en contexte historique déficiente, en réduit considérablement la portée.

Mais l'auteur a le don de raconter une histoire et de faire partager son enthousiasme pour le destin «fabuleux et tragique» de cette femme hors du commun, considérée à l'aube de la Révolution tranquille comme une des artistes les plus douées et les plus prometteuses de sa génération. Une santé mentale fragile, une succession de déceptions amoureuses et professionnelles, puis les séquelles d'une rare maladie de la peau auront finalement raison de cette femme libre et passionnée, qui vécut à plein régime l'effervescence de la scène artistique montréalaise des années 1960.

Lise Gervais avait 15 ans lorsque les automatistes rassemblés autour de Borduas publièrent le manifeste *Refus global*, en août 1948. Mais ce n'est que quelques années plus tard, lors de ses études à l'École des beaux-arts, qu'elle prendra conscience des possibilités d'émancipation que représente pour elle l'expressionnisme abstrait.

Prise en étau au milieu des hostilités ouvertes entre les automatistes fidèles à Borduas et les plasticiens menés par Guido Molinari, Lise Gervais choisit vite son camp: elle se sent beaucoup plus près de la manière sensuelle et lyrique des Ferron et Riopelle que du géométrisme froid et cérébral des plasticiens.

Mère dès l'âge de 22 ans d'une fille qu'elle négligera et qu'elle accusera plus tard d'avoir gâché sa carrière, elle doit gagner sa vie en enseignant le dessin puis en devenant maquilleuse à Radio-Canada. Une histoire d'amour avortée avec Pierre Gauvreau la mènera à un premier épisode psychotique et à un premier internement à Saint-Jean-de-Dieu. Des échecs amoureux répétés mineront progressivement sa santé mentale.



GALLERY MOOS / ART GLOBAL  
Lise Gervais à la fin des années 1950

### Une ascension rapide

De retour d'un long séjour en Europe où elle a rencontré Borduas et Riopelle, Lise Gervais est découverte par un critique du *Devoir*, Yves Lasnier, qui s'éprend de son travail... et de l'artiste, ce qui créera confusion et rancœur dans l'esprit de collègues jaloux de son succès. Car sa carrière part en flèche. En cette même année 1961 où les critiques encensent son travail, elle remporte le prestigieux prix Dow du Salon du printemps du Musée des beaux-arts de Montréal. Inconnue au bataillon quelques mois à peine plus tôt, Lise Gervais devient du jour au lendemain la «diva» de la nouvelle peinture. Les galeries d'avant-garde se disputent ses œuvres et elle est appelée à réaliser des décors pour les spectacles de danse de Jeanne Renaud et de son Groupe de la Place-Royale.

Même l'Europe lui fait des clin d'œil, mais la délégation du Québec à Paris, sous la direction du très «conservateur» Robert Elie, lui fera faux bond. À Montréal, durant ce temps, les partisans de l'expressionnisme abstrait, mouvance à laquelle elle est restée résolument fidèle, perdent peu à peu la bataille contre les plasticiens, qui se rendront maîtres

du Musée d'art contemporain. Dès la fin des années 1960, Lise Gervais est de moins en moins sollicitée lors des grandes expositions collectives. Déçue, elle part pour Paris, où son état mental se détériore au point où elle doit de nouveau être hospitalisée.

À son retour à Montréal, elle est ignorée lors de la fameuse exposition Art-Femme de 1975, regroupant 150 œuvres de femmes artistes. Bien qu'encouragée par le galeriste Gilles Corbeil, Lise Gervais sombrera de plus en plus dans le découragement... et l'oubli. Atteinte de sclérodémie, une maladie très rare qui rend la peau dure comme du cuir, Gervais continuera toutefois de peindre. Amère de ne pas être reconnue à sa juste valeur comme artiste, «en colère contre le monde entier» selon les rares personnes qui la fréquentent, elle meurt dans l'anonymat le 30 avril 1998.

Pourtant, son œuvre touche par son originalité, sa fraîcheur et sa fluidité. Ses meilleurs tableaux de sa maturité, animés d'une vie intense, méritent de figurer parmi les meilleures productions post-automatistes.

L'ouvrage de Jean-Louis Gauthier ne comportant aucune reproduction, il est difficile pour le lecteur qui connaît peu l'œuvre de Gervais d'en évaluer l'impact. Espérons que la voie ouverte par ce premier essai biographique en incitera d'autres à réexaminer la place de Lise Gervais dans l'histoire de la peinture moderne au Québec.

*Le Devoir*



Composition, 1961, de Lise Gervais, collection Lavalin du Musée d'art contemporain de Montréal

### LISE GERVAIS

LE DESTIN TRAGIQUE  
D'UNE ARTISTE OUBLIÉE

Jean-Louis Gauthier  
Art global  
Montréal, 2009, 204 pages

VIENT DE PARAÎTRE

NUMÉRO 738 • FÉVRIER 2010

Pour consulter le sommaire détaillé :  
[www.revuerelements.qc.ca](http://www.revuerelements.qc.ca)

Dans la foulée du dossier «La beauté du monde», vous êtes conviés à une soirée artistique en compagnie des artistes José Acquelin, Hélène Monette, Élise Turcotte (poètes), Jocelyn Bérubé (conteur), Marc Chabot, Claude Vaillancourt (écrivains), Philippe Ducros (dramaturge), Klervi Thienpont (comédienne), Bernard Émond (cinéaste), Marie-Claude Rodrigue (chorégraphe), Alejandro Venegas (chansonnier du groupe Intakto), Gabriel Côté (musicien).

Lundi 25 janvier à 19 h  
Maison Bellarmin, 25, rue Jarry Ouest.  
Contribution suggérée : 10 \$

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES  
Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$  
À l'étranger (un an) : 55 \$  
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)  
(514) 387-2541 p.226 | [relations@cfj.qc.ca](mailto:relations@cfj.qc.ca)  
*Relations*: 25, rue Jarry Ouest  
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES  
ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES



Oui, je désire un abonnement de \_\_\_\_\_ an(s), au montant de \_\_\_\_\_ \$

NOM \_\_\_\_\_


ADRESSE \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE (\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

Je paie par chèque (à l'ordre de *Relations*)  ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_

EXPIRATION \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_



**L'euthanasie et le suicide assisté**  
avec  
**Bertrand Blanchet**  
biologiste et archevêque émérite de Rimouski  
Animation : Hubert Doucet, bioéthicien

**Mercredi 20 janvier 19 h 30**

**Beaucoup plus qu'une librairie!**  
Salle de conférences et café-resto  
2661 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585  
Contribution suggérée de 5 \$

**SODEC**  
Québec